

## LE CRAPAUD - *AR TOUSEC*

*G. MASSIGNON - Contes traditionnels des Teilleurs de lin du Trégor - Ed Picard*

Il était une fois un bonhomme qui avait une lande de genêts. Le moment était venu de les arracher. C'était la coutume de faire une journée pour l'arrachage des genêts, autrefois ! Tous les jeunes hommes des environs se réunissaient pour les tirer et les ramasser, car il ne faut pas les couper : les plantes ne repousseraient plus; tandis qu'en les tirant, on laisse tomber la graine au sol, et les plantes repoussent l'année suivante. C'est que les genêts, on s'en servait beaucoup pour faire du feu, dans le temps ! Le soir, après l'arrachage, on faisait une fête où la jeunesse s'amusait et dansait.

Comme le bonhomme avait trois jeunes filles, il est venu pour l'aider sept ou huit jeunes gens, qui se promettaient de bien s'amuser le soir avec elles.

Mais il fallait commencer par faire l'ouvrage, n'est-ce pas ! Les gars se sont mis à tirer des genêts par ci, à tirer des genêts par là : à midi, ils avaient déjà nettoyé une grande partie de la lande.

L'après-midi, ils se sont remis à la besogne; cependant, chacun avait eu beau faire, il restait au milieu de la lande une branche qu'aucun d'entre eux n'arrivait à tirer : l'un avait d'abord essayé, mais en vain, puis avait renoncé, préférant continuer l'arrachage des pieds voisins ; et les autres en avaient fait autant. Au soir, toute la lande était nettoyée, sauf ce pied de genêt, resté seul, en plein milieu !

Les jeunes gens étaient bien ennuyés, et confus d'avouer au bonhomme qu'avec la force de leurs bras, ils ne pouvaient pas avoir raison de cette plante. Enfin, ils sont allés souper chez lui, où la fête devait avoir lieu. Quand ils lui ont dit ça, le bonhomme s'est mis à rire, puis il s'est rendu sur les lieux pour s'en rendre

compte, disant qu'il ne fallait pas laisser une branche comme ça au milieu de la lande.

- Vous allez voir, vous autres, les jeunes gens, vous n'êtes pas capables d'y arriver, mais j'y arriverai bien, moi !

Il s'accroche à la branche de genêt, se met à tirer dessus, à tirer, à tirer si fort qu'il a entendu les racines craquer.

- Je m'en vais tirer plus fort encore, et je l'aurai!

A la fin, il l'a eue, mais il a tiré si fort qu'il a été envoyé rouler dans le has de la lande !

Quand il s'est relevé pour aller voir ce qui restait, il y avait un grand trou de fait, à la place du genêt. Il s'approche et qu'est-ce qu'il voit ? un crapaud au fond du trou.

- Ah ? c'est toi qui tenais les racines de ce genêt! dit-il au crapaud.

- Toi, tu as été plus hardi que tous les autres, puisque tu as su me découvrir, dit le crapaud, mais ça va te coûter cher. Je sais que tu as trois jeunes filles, il me faut une de tes trois filles en mariage, sans quoi ce sera la mort pour toi.

- Oh non ! ma Doué, non ! aucune d'elles ne voudrait un crapaud pour époux.

- Ah ça ! tu en feras ce que tu voudras ; si tu refuses, ce sera la mort pour toi; c'est toi qui paiera les dettes !

Alors, donc, le bonhomme a quitté le crapaud ; il était bien ennuyé, il se dit :

- Je vais quand même en faire part à mes filles, mais je sais que je n'aurai pas de succès.

Le voilà donc descendu jusqu'à sa maison. Tous les gars étaient à rire avec les filles.

- Alors, toi, tu as donc essayé de tirer le genêt de la lande ?

Le bonhomme était si triste qu'il n'osait pas parler. Pendant tout le temps du souper, il est resté silencieux. A la fin, il s'est décidé à dire à ses filles :

- J'ai quelque chose à vous dire. J'ai bien réussi à arracher le genêt, mais quand j'ai regardé dessous, il y avait un crapaud qui s'est mis à me parler. Il m'a dit que j'en mourrais, si l'une d'entre vous ne l'acceptait pas pour époux.

Et, s'adressant d'abord à l'aînée :

- Toi qui est l'aînée, voudrais-tu l'épouser pour me sauver la vie ?

- Moi? épouser ce crapaud ? Non, jamais de la vie.

Il fait la même demande à la seconde.

- Moi ? épouser un crapaud ...

Et quand il s'adresse à la troisième, elle recule aussi en disant :

- Non, jamais de la vie.

Enfin le bonhomme s'est mis à pleurer nuit et jour. Cela a duré pendant quelques jours.

- Il faut donc que je me prépare à la mort ! dit-il.

A la fin, la plus jeune des trois filles a pris pitié de son père, et elle lui a dit :

- Tant pis ! Puisqu'il faut te sauver la vie, je l'épouserai donc, ce crapaud.

Dès que le bonhomme a reçu cette réponse, il a été trouver le crapaud :

- La plus jeune de mes filles accepte de vous épouser !

Le crapaud a invité la jeune fille à un rendez-vous, en vue de préparer le mariage; les bans ont été publiés, et le jour du mariage a été fixé.

En attendant les noces, la jeune femme pleurait sans cesse. Ses sœurs se disaient l'une à l'autre :

- En a-t-elle du courage, ma sœur !, ou bien tout bas entre elles :

- Iras-tu à la noce, toi ? disait l'une.

- A la noce d'un crapaud ? Jamais ! répondait l'autre.

Le jour du mariage est arrivé. Le père a conduit sa fille au bourg, et puis il a été chercher le crapaud dans son trou.

A sa vue, le Crapaud a bondi hors du trou ; et quand il en est sorti, il est devenu énorme.

La noce s'est mise en route, le père en tête marchait avec sa fille, et le Crapaud les suivait.

Toute la route était bordée de passants qui étaient venus nombreux. pour voir cette noce avec un crapaud. Ils se disaient l'un à l'autre :

- Ah ! quel courage il lui faut pour épouser un crapaud !

Ils sont arrivés à la mairie, où on a fait tout ce qu'il fallait, puis à l'église, où la messe de mariage a commencé.

A côté de la mariée, il y avait une chaise pour le marié : le Crapaud est monté dessus.

Pendant la messe, à l'évangile, alors que les cloches sonnaient et que tout le monde baissait la tête, la mariée s'est inclinée vers le sol. Quand elle s'est relevée - et tout le monde aussi - on a vu à ses côtés le plus beau jeune homme qu'on puisse voir: on ne pouvait pas arrêter les yeux sur lui tellement il était beau.

Naturellement, tout le monde dans l'église disait :

- Comme il est beau, ce jeune homme !

A la sortie de l'église, il y avait foule : les gens s'étaient mis là, plus nombreux encore que sur la route, pour voir la sortie des mariés. Tous furent très étonnés de voir un si beau couple ! - et l'on murmurait de partout :

- Pourtant ! c'était bien un crapaud.

A l'issue de la messe, après l'évangile, le Crapaud dit à sa femme :

- J'ai été transformé en ce bel homme que tu vois, car j'étais en punition sous la forme d'un crapaud, et maintenant, grâce à toi, je suis délivré.

En arrivant à la maison de son père où devait avoir lieu le repas des noces, il lui dit :

- Maintenant, je vais te confier ma peau de crapaud.

La jeune femme a mis la peau de crapaud bien enveloppée dans une serviette blanche.

- Il ne faut pas que personne touche à cette peau, lui a encore dit son mari, sans cela tu me perdras pour toujours et nous ne nous reverrons Jamais.

Alors donc elle l'a mise précieusement de côté dans un sac qu'elle a enfermé dans une armoire, chez son père.

Cependant ses sœurs, qui avaient dédaigné d'aller à la noce, vous vous en souvenez, ont été frappées d'étonnement quand elles ont vu revenir leur sœur avec un beau jeune homme à son côté.

Chacune a murmuré :

- Ah ! quel père ! Tu nous a trahis. Moi j'aurais bien épousé ce beau jeune homme-là, ah ! si j'avais su ... et c'est elle qui l'a eu !

La jeune mariée, elle, était tout à son bonheur. Tous les invités se réunirent à table pour le repas des noces, et elle n'a plus pensé à la peau de crapaud qu'elle avait rangée soigneusement dans l'armoire.

Le soir des noces, le Crapaud dit à sa femme :

- Maintenant, nous aurons tout ce que nous voudrons ... de l'argent ... un château, si tu le désires : n'importe où nous nous trouverons je n'aurai qu'à en faire Je souhait, et un beau château s'élèvera devant nous.

Peu après les noces le Crapaud a décidé de partir en voyage avec sa femme; celle-ci s'est tellement dépêchée qu'elle est partie en oubliant la clé de l'armoire où était conservée la peau de crapaud.

A quelques jours de là, ses deux sœurs veulent ouvrir cette armoire, et qu'est-ce qu'elles voient ? un sac. Elles l'ouvrent et trouvent la serviette blanche, et dedans la peau de crapaud.

- Comment ? Tiens, voilà sa peau !

- Qu' allons-nous en faire ? On ne va pas garder ça dans cette armoire.

Ce jour-là, elles étaient justement en train de boulanger : le four à pain était chaud ;

- Jette donc cette vieille peau dans le four, à brûler !

Aussitôt que la peau a été brûlée, le Crapaud qui était bien loin avec sa femme, s'est mis à lui dire :

- Ah ! voilà le malheur qui est arrivé.

- Qu'est-ce qu'il y a ? .

- Ne t'avais-je pas dit de veiller sur ma peau de crapaud ? Il ne fallait surtout pas la laisser détruire. Et maintenant, elle a été brûlée dans le four à pain par tes sœurs.

Nous ne pouvons plus rester ensemble tous les deux. Désormais, il faut que je te quitte.

La jeune femme se mit à pleurer.

- Ah ! reste avec moi.

- Je ne peux pas demeurer avec toi.

Elle sanglotait et s'accrochait à ses vêtements.

- C'est tout-à-fait impossible que nous restions ensemble. Mais avant de te quitter, je vais te donner trois noisettes. Grâce à cela, tu ne seras pas malheureuse: tu auras tout ce que tu voudras en disant:

*Drê vertu graouen*

Par la vertu de ma noisette

La jeune femme vit bien qu'elle ne pouvait retenir son mari. De son côté, elle sort un petit mouchoir blanc, et dit :

- Je vais piquer mon doigt pour qu'il y ait une goutte de mon sang dessus : ce sera le seul souvenir que je te laisserai de moi,

Et tout de suite, elle prend une des trois noisettes et dit :

*Dré vertu graouen*

Par la vertu de ma noisette !

que personne ne puisse effacer cette tache de mon petit mouchoir blanc, mais que moi seule puisse l'effacer, si je le retrouve un jour.

Le mari et la femme se sont séparés ... Comme il s'éloignait, elle se mit à pleurer, en murmurant :

- Ma vie est finie !

Et elle alla ainsi en errant dans les bois et les landes, livrée au plus grand désespoir.

Un soir, elle fut surprise par la nuit dans une grande forêt; elle se dit alors :

- Mais où vais-je aller coucher ?

Justement, elle aperçoit une hutte, et sur le pas de la porte il y avait une vieille grand-mère.

- Tiens ! si j'allais voir cette grand-mère là ! Elle arrive jusqu'à la hutte.

- Bonsoir, grand-mère, dit-elle.

- Bonsoir, ma petite fille ... Mais qu'est-ce que vous cherchez ici ? La jeune femme raconte son histoire, et ajoute :

- Maintenant, j'erre partout, et je n'ai plus rien à espérer ; je souhaiterais même être mangée par un loup ...

- Oh non ! ma petite fille, il ne faut pas vous risquer dans les bois comme ça; c'est dangereux, les loups !

- Ne voudriez-vous pas me coucher? demande la jeune femme. La grand-mère dit :

- Je vous logerai bien volontiers. Mais j'ai trois fils qui sont des ogres : ils mangent les personnes qu'ils ne connaissent pas.

- Ça ne fait rien, ils ne me mangeront pas. Hébergez-moi quand même.

La vieille dit alors :

- Eh bien! je leur dirai que vous êtes une cousine à eux, et qu'il ne faut pas vous manger.

La jeune femme reste donc.

Vers dix heures du soir, elle voit la vieille préparer une grande soupière pleine de soupe.

- Que faites-vous, avec une si grande soupière ?

- C'est de la soupe pour mon fils : car le premier de mes trois fils va arriver tout à l'heure.

Tout à coup, elle entend souffler dans la forêt, les arbres s'écartaient, ça soufflait de plus en plus fort ...

- Il ne faut pas avoir peur: c'est mon premier fils *Avel Vihan* (Petit Vent) qui rentre à la maison.

*Avel Vihan* rentre en effet dans un grand tourbillon. Tout de suite il s'écrie :

- Je sens qu'il y a une personne ici ... mère, il faut que je la mange: montrez-la moi.

La vieille a bien dû la lui montrer.

Quand il la voit, si petite dans le lit, il s'exclame :

- Mais il n'y a pas de quoi en faire deux bouchées !

Après qu' *Avel Vihan* eut soupé, à onze heures, la vieille recommença à faire de la soupe, dans une plus grande soupière encore : il y avait beaucoup plus de soupe parce que c'était pour son second fils.

Cependant, la forêt s'ébranle de nouveau, un souffle puissant soulève tout et redouble de violence à l'arrivée d'*Avel Grën* (Moyen Vent).

- N'ayez pas peur ! cria la vieille à la jeune femme blottie dans son lit. C'est mon deuxième fils qui arrive.

*Avel Grën* n'est pas plutôt entré qu'il hume l'odeur d'une personne.

- Dis-moi où elle est, que je la mange!

Sa mère essaie de le calmer .. , en vain.

Mais lorsqu'il aperçoit la jeune femme, si petite, il s'écrie :

- Ah ! il n'y a pas de quoi en faire une bouchée.

A minuit, la vieille prépare encore une plus grande soupière : il y avait encore beaucoup plus de soupe, parce que c'était pour son troisième fils.

De nouveau les arbres de la forêt sont bousculés, cette fois plus violemment, comme si une tornade allait passer : c'était l'arrivée du troisième fils: *Avel Vras* (Grand Vent). Le vent était si fort que la trappe en genêt servant de porte à la hutte a été projetée et a fait deux ou trois tours en l'air.

*Avel Vras* dit à son tour à sa mère :

- Je sens qu'il y a une personne ici: dis-moi où elle est pour que je la mange.

La vieille lui montre la jeune femme au lit. Son troisième fils se récrie :

- Ah! mais il n'y a pas de quoi en faire la moitié d'une bouchée. Enfin, les trois fils, calmés, rassasiés, par la soupe, se couchent.

La vieille leur explique que c'est une cousine à eux qu'ils ne connaissaient pas.

Le troisième avait dit à sa mère :

- Demain, tu me réveilleras de bonne heure. La jeune femme dit à la grand'mère:

Demandez-lui donc où il va. Je voudrais bien aller avec lui.

- Jamais il ne voudra.

- Demandez-lui quand même.

La vieille a tant supplié son troisième fils qu'il a consenti à lui dire :

- Eh bien! Demain je vais être entre le ciel et la terre; je m'en vais refroidir un repas de noce où il y aura sept cents personnes !

Comme il s'apprêtait à partir, la jeune femme vint à lui.

- Emmène-moi, cousin !

- T'emmener? mais tu ne pourrais pas me suivre : je fais cent kilomètres à chaque pas.

- Oh si ! j'y arriverai. Enfin ! il a eu pitié d'elle.

- Viens donc, accroche-toi à la poche de ma veste, et dis à chaque pas :

*Cent cent et cent*

Il ne faut pas que tu manques un seul pas, car tu tomberais à terre. La jeune femme se tenait accrochée à la veste d'*Avel Vras*, elle faisait cent kilomètres à l'heure aussi : mais ses jambes pendantes écorchaient les talons de l'ogre, de plus en plus furieux.

Enfin, il arrive au terme de son voyage, et lui ordonne :

- Mets tes pieds à terre ! moi je m'en vais.

Elle se met à marcher, voit une ferme et y entre :

- Vous n'auriez pas besoin d'une servante?

- Entrez, entrez : on vous acceptera certainement, car il y a de l'ouvrage à cause d'une noce.

On l'embauche, et on lui dit qu'elle aura à s'occuper des vaches et à faire à manger aux cochons.

Elle accepte et ne dit rien.

Dans cette ferme, il y avait trois valets qui se dirent entre eux :

- La jolie fille ! si on allait la voir pendant qu'elle cuit le repas des cochons.

Le premier valet va pour la voir.

- Bonsoir, Mademoiselle. Ça ne vous gêne pas que je vous tienne compagnie?

- Oh non ! dit-elle : le temps est long. Causons donc un peu. Le temps passe. Il est bientôt onze heures du soir.

Le valet se lève :

- Il faut que j'aille me coucher, dit-il.

- Non, non, restez donc avec moi, dit-elle.

- Oh ! comment ? vous accepteriez ?

- Oh! oui, de bon cœur.

De ce temps-là, on avait des lits clos : pour y entrer, il fallait d'abord monter sur un banc. La jeune femme monte la première.

Pendant ce temps, le premier valet se déshabille : au moment où il veut monter dans le lit, elle s'écrie :

- Attendez donc ! il faut que je descende ! j'ai oublié de balayer le foyer ; si les braises se rallumaient, au cas où un chat viendrait gratter dans les cendres, ça pourrait mettre le feu. Oh ! il faut que je descende.

- Mais non, attendez donc, je vais le faire ! dit le valet, puisque moi, je ne suis pas dans le lit encore.

Et le voilà, tout déshabillé, en train de balayer le foyer. Quant à elle, elle prend une de ses trois noisettes et dit :

*Drë vertu graouen*

Par la vertu de ma noisette

que ce garçon reste toute la nuit à ramasser les braises du feu.

En effet, le premier valet avait beau balayer les cendres, sitôt qu'il avait fini, les braises comme rallumées lui sautaient aux jambes.

Il a passé toute la nuit à faire cette besogne, Le lendemain matin, écrasé de fatigue, il se lève du banc et dit :

- Oh ! laissez-moi partir.

Ses jambes étaient couvertes de brûlures.

- Qu'est-ce que tu fais là? dit la jeune femme, mais parle donc Et elle prend sa noisette et dit :

*Drë vertu graouen*

Par la vertu de la noisette

qu'il s'en aille !

Et lui ne pouvait pas rester debout, alors il est allé se coucher dans son propre lit, à lui, tant il était brûlé !

Le deuxième valet, le voyant au lit, l'interpella :

- Comment, tu ne te lèves pas aujourd'hui? C'est peut-être parce que tu as passé une bonne nuit ?

Le premier valet fait semblant d'être fatigué et ne lui raconte rien. Le soir, c'est au tour du deuxième valet d'aller trouver la jeune femme. Elle était encore en train de faire à manger aux cochons. Ils bavardent tous les deux. Quand il commence à faire nuit, le deuxième valet dit :

- Il se fait tard ... il faut que je vous quitte.

- Mais non, restez donc.

Elle accepte ou plutôt elle fait semblant d'accepter, comme la veille avec le premier valet, et monte la première dans le lit.

Lui se déshabille : quand il était en chemise, elle dit :

- Ah ! il faudrait que je descende. J'ai oublié qu'il y avait du linge à bouillir sur le feu, s'il manquait de l'eau dans la lessiveuse, le linge serait tout brûlé ... il faudrait remettre de l'eau ...

- Mais ne descendez pas, dit le deuxième valet, je vais le faire pour vous.

Il s'en va, en chemise, pour pomper un seau d'eau dans la cour. Mais voilà qu'il gelait dehors.

Elle a pris sa deuxième noisette et a dit :

*Dré vertu groouen*

Par la vertu de ma noisette,

qu'il reste à pomper de l'eau toute la nuit.

Et lui est resté en chemise sans arriver à pomper un seau d'eau.

Quand le matin est venu, il avait des glaçons sur lui, tellement il gelait dur.

Sitôt le matin venu, il est venu la supplier au pied de son lit :

- Ah ! laissez-moi-partir, je meurs de froid.

- Eh ! bien, partez !

Il était si abattu par sa nuit glacée qu'il est allé se mettre au lit. Pendant la journée, le premier et le deuxième valet se sont raconté leurs mésaventures, mais sans rien en dire au troisième.

C'était le tour du troisième valet, n'est-ce pas! alors, le soir, il se rend auprès de la jeune femme. Quand, à la nuit, il veut la quitter, elle le retient de la même façon que les deux autres.

Mais cette fois, quand elle est au lit, elle s'écrie :

- Oh ! il faut que je descende, j'ai oublié de fermer la porte.

- Ne descendez pas du lit, je vais y aller, moi !

Et il essaie de manœuvrer la barre de bois qui fermait la porte à l'intérieur, mais c'est en vain.

En effet elle avait dit à sa troisième noisette :

*Drê vertu graouen*

Par la vertu de ma noisette

qu'il reste toute la nuit à essayer de mettre cette barre !

Voilà que la barre rebondissait dans les jambes du valet et le meurtrissait : au bout de la nuit, il était rompu de mal.

- Oh ! laissez-moi partir, s'écrie-t-il.

- Mais partez donc !

A ce coup-ci, les valets avaient eu leur ration tous les trois.

Le lendemain, c'était le jour où on faisait le pain dans la ferme, et il fallait cuire un gâteau spécial pour le nouveau marié. (La jeune femme avait été embauchée dans cette maison le jour de la noce, mais elle n'avait pas encore vu le nouveau marié).

Les servantes étaient cinq ou six à s'affairer, l'une préparant la pâte, l'autre chauffant le four. Faire la fournée de pain n'était pas difficile, mais pour être sûre que le gâteau du marié soit réussi la maîtresse des cuisines avait décidé que chaque servante en ferait un, et elle-même aussi, et de la sorte il s'en trouverait toujours un de bon dans le nombre.

- Fais donc ton gâteau ! Fais le tien aussi ! se disaient les servantes. Voilà que la jeune femme - qu'on avait embauchée pour garder les cochons ... - s'amène et prétend, elle aussi, prendre un morceau de pâte et préparer un gâteau. La maîtresse se récrie :

- Toi ! la vachère, la porchère, vouloir faire un gâteau. Si le patron savait que le gâteau aurait été fait par toi, c'est moi qui serais grondée !

Mais les autres disaient :

- Ne soyez pas si arrogante, elle ne fera sûrement pas le meilleur gâteau, et nous mangerons le sien.

La maîtresse s'est rendue à ces raisons et a fait donner à la porchère un morceau de pâte. Celle-ci a pris sa noisette en disant :

*Dré vertu graouen*

Par la vertu de ma noisette

qu'il soit le plus beau gâteau qu'on ait jamais vu sur la terre !

Et pendant qu'on ne la regardait pas, elle retire son alliance de son doigt, et la met dans la pâte du gâteau.

Naturellement, elle a réussi mieux que les autres.

Quand on eut apporté le gâteau au prince, il demande à connaître celle qui l'avait fait.

- Comment, vous voulez la voir ! cette sale souillon ? on ne peut pas trouver plus sale qu'elle ... s'exclama la maîtresse des cuisines.

- Qui donc a fait ce gâteau ? insiste le prince.

- Je n'ai pas réussi le mien, dit la maîtresse, excusez-moi : c'est la servante qui a fait celui-là.

- Vous êtes toute excusée ; mais il faut que je voie cette jeune femme.

- Pas aujourd'hui en tous cas ! c'est impossible.

Une autre fois, les servantes devaient laver le linge du prince; toutes essayaient de lui rapporter le linge le plus blanc qu'il soit.

Pendant que toutes étaient en train de froter, une des lavandières dit :

- Depuis longtemps, je lave ce mouchoir, j'ai eu beau le bouillir, le rincer, la goutte de sang qui est dessus ne s'en va pas.

Celle qu'on appelait avec dédain la porchère était là, à les aider; elle a dit à la lavandière :

Mais passez-le moi doue, ce mouchoir, je vous le laverai bien.

- Toi, souillon, laver le mouchoir du prince !

- Passez-le moi toujours, je ne le mangerai pas.

On lui donne, et elle se met à le froter ; puis elle prend une de ses noisettes et dit :

*Drê vertu graouen*

## Par la vertu de ma noisette

que la tache de sang parte de ce mouchoir.

Et la tache disparut, en effet.

Ah ! on peut dire que les lavandières étaient ébahies, alors ! - Tu as fait partir cette tache, toi !

- Mais comment a-t-elle fait ?

Elle a échappé à leurs questions et a mis le mouchoir à sécher, puis l'a repassé avec soin.

La maîtresse des lavandières vint alors rapporter le linge au prince.

- Voilà votre mouchoir, dit-elle; la tache de sang est partie.

- Qui a réussi à la faire partir ?

- La jeune servante qui soigne les cochons. Amenez-la moi.

On va la chercher, elle arrive devant le prince ... ils se reconnaissent. C'était son mari qui, pensant ne jamais la retrouver, avait épousé la fille du patron de la ferme. En se voyant, tous deux sont très émus et se réconcilient.

Le prince décide alors d'aller voir la mère de sa seconde femme.

- J'ai une triste chose à vous dire. Quand j'étais jeune, j'avais une armoire; elle a eu deux clés car j'avais perdu la première, plus commode que la deuxième, mais j'ai retrouvé la première. Que faut-il faire ?

- Vous servir de la première, dit la belle-mère.

- Eh bien! je peux maintenant vous le dire, j'avais eu une première femme, j'en ai été longtemps séparé, maintenant je l'ai retrouvée. Alors, je vais vous laisser votre fille, et m'en aller avec ma première femme!

*Conté en août 1953, par Mme Drenvies, 45 ans, Coatacorn (Côtes-du-Nord) :  
fille du vieux M. Cadellec, de Prat.*